

« Je ferai passer devant toi toute ma beauté »

Exode 33, 19

Moïse, afin que le peuple valide sa parole, fait une demande extraordinaire à Dieu avec qui il est en dialogue : « *Fais-moi voir ta gloire !* » Ne serait-elle pas la prière de tout prédicateur qui, dans l'intime de son bureau, prépare ses paroles à prononcer devant l'assemblée au temps de la célébration : « Seigneur, fais-moi voir ta gloire, que j'en rayonne... que par-delà mes mots et mes phrases, ce soit ta Parole qui soit annoncée et reçue, qu'au-delà des échos de mon silence, ce soit ta gloire qui transparaisse. Oh, Seigneur, fais-moi voir ta gloire ! Amen » ?

Avant d'entendre la réponse que Dieu a faite à Moïse, je voudrais déposer un texte de Paul Claudel qui n'a cessé de m'accompagner tout au long de cette méditation. Il est extrait de sa « Cantate à trois voix ». Il s'agit du « Cantique de la Rose » :

« La rose, qu'est-ce que la rose ? Ô rose ! Eh quoi !

Lorsque nous respirons cette odeur qui fait vivre les dieux, n'arriverons-nous qu'à ce petit cœur insubsistant qui, dès qu'on le saisit entre ses doigts, s'effeuille et fond, comme d'une chair sur elle-même, toute en son propre baiser, mille fois resserrée et repliée ?

Ah, je vous le dis, ce n'est point là toute la rose !

C'est son odeur une fois respirée qui est éternelle ! Non le parfum de la seule rose ! C'est celui de toute la chose que Dieu a faite en son été !

Aucune rose ! Mais cette parole parfaite en une circonstance ineffable, en qui toute chose enfin pour un moment à cette heure suprême est née !

Ô paradis dans les ténèbres !

C'est la réalité un instant pour nous qui éclot sous ces voiles fragiles, et le profond délice à l'âme de toute chose que Dieu a faite !

Quoi de plus mortel à exhaler pour un être périssable que l'éternelle essence, et pour une seconde, l'inépuisable odeur de la rose ? Plus une chose meurt, plus elle expire de ce mot qu'elle ne peut dire et de ce secret qui la tire !

Ah, qu'au milieu de l'année cet instant de l'éternité est fragile, mais extrême et suspendu ! »¹

Et Dieu de répondre à Moïse : « je ferai passer devant toi toute ma beauté ». En hébreu, כל-טובי (cal-tovi) que saint-Jérôme a traduit en latin, à partir de la version grecque de l'Exode, par « omne bonum », d'où les traductions habituelles : je ferai passer devant toi toute ma bonté. Bonté, beauté... en hébreu les deux sens sont contenus dans le vocable טוב (tov).

Si on peut voir la bonté de quelqu'un sur son visage, elle ne peut éblouir à ce point que celui qui la verrait en perdrait la vue à tout jamais. Au contraire, la bonté permet de voir au-delà de l'apparence, la sur-face, en ce qu'elle reflète la profondeur d'un être et le donne à voir autrement. Tandis que la beauté sans mesure porte à l'éblouissement qui masque tout à l'entour. La beauté éclatante, telle une lumière en violence, s'imprime en la rétine de celui ou celle qui la regarde, laissant une marque longtemps persistante – image en rémanence – autour de laquelle tout est plongé dans l'obscurité des contrastes.

Dante, en voyant le visage de Béatrice, ne s'est-il pas écrié : « *Le coup au cœur par les yeux descendit* » ? Coup de foudre ? Peut-être... mais la foudre n'est-elle pas une des manifestations possibles de Dieu ? Alors, théophanie ? Certes, dans l'éclat. Mais Dante a vu autre chose dans le

¹ Paul Claudel, Cantate à trois Voix.

visage de Béatrice qui s'est gravé en lui à tout jamais et y a déposé une trace d'éternité. En ce visage croisé par deux fois en neuf ans dans les rues de Florence, le poète a perçu ce qui existe au-delà de la simple vue, et qui, en d'autres, ne l'avait guère ému. Un visage, comme expression de l'autre en son unicité, sa manifestation, son épiphanie qui vient bouleverser l'univers du regardant qui entre à « l'écoute du visage »² et lui répond « me voici ». De visage à visage ou de l'autre à soi en une insaisissable rencontre, fragilité de l'absolu qui ouvre à l'infini des possibles en une « Vita Nuova »³, une vie nouvelle.

« Le mot visage se tenait comme une lune frêle, si proche qu'on pouvait le toucher du bout des doigts, deviner les grains de sa peau, le bleu de ses veines sous la peau. Le mot visage se tendait comme une paume de mendiant à la merci de tous, de chacun. Le mot visage se faisait minuscule et infiniment vulnérable comme un éphémère, et, dans un même mouvement, s'élargissait aux dimensions d'un horizon illimité »⁴.

Si le visage d'un humain ouvre celui qui le regarde sur l'infini et l'amène à une vie nouvelle, qu'en serait-il de celui de Dieu en perception directe ? Tout humain qui verrait la face de Dieu ne pourrait continuer à vivre. Le coup au cœur serait trop grand, et la vie tellement chamboulée qu'elle en serait impossible sur cette terre. Elle ne pourrait entrer en déploiement qu'au royaume de l'éternel. Celui qui verrait la face de Dieu serait absorbé par sa contemplation, sans pouvoir en détacher son regard donc sa vie. De cela, Dieu ne veut pas. Il veut un Moïse en redescende de la montagne, de ce sommet à la rencontre elle-même. Alors, il pose la main sur lui. Geste de protection, certes, mais surtout geste de la bénédiction. Imposition de la main qui dit la tendresse de Dieu. Je t'imposerai la main et tu vivras encore. Main en couverture qui ne retient rien parce qu'elle n'est pas main-tenant, mais caresse qui permet d'entrevoir l'avenir. Cet avenir qui, pour Moïse, est découverte en la main relevée et en vision du Dieu passant... *« instant de l'éternité... fragile, mais extrême et suspendu »⁵.*

Depuis, nul autre n'a jamais vu Dieu, *« sinon le fils qui est dans le sein du Père »⁶*. Il ne se donne à voir que dans les reflets de sa présence, dans les traces que sa bénédiction laisse. Malgré tous les désirs exprimés, il n'y a pas de face à face possible avec Dieu, sinon à être absorbé, dévoré par lui. Cependant, le Dieu auquel je crois n'est pas le Cronos de l'antiquité grecque qui dévore ses enfants. Il est celui qui se laisse percevoir dans la trace de son passage en un souffle ténu⁷. Là, tout n'est que beauté... כל-טוב (cal-tov).

Aujourd'hui encore, chacune et chacun, ne sommes-nous pas en quête de cette trace de la beauté dans nos existences ? Mais où la chercher, sinon en l'œuvre de celles et ceux dont la vocation est de lever les voiles, de rêve en rêve-élévation : les artistes ? De par leur sensibilité extrême, ils font voir et entendre l'invisible et l'indicible de la vérité en notre réalité, nous menant de notre éphémère ité⁸ (de notre chemin en éphémère) à l'éther ité (chemin en un autre espace) au sein même de notre temps.

« [L'enfant] plongea une main dans sa poche et en extirpa une poignée de graines qu'il jeta sur la neige, en direction d'une ombre d'oiseau de passage. Et celle-ci s'immobilisa un instant... Que fais-tu ? Demanda Ludvik. — Tu vois bien, je donne la becquée aux ombres des oiseaux. — En voilà une

2 Emmanuel Lévinas

3 Dante Alighieri

4 Sylvie Germain, La pleurante des rues de Prague.

5 Paul Claudel, cf infra

6 Jean 1, 18

7 1 Rois 19

8 du latin « iter » = chemin (cf. itinéraire)

idée ! Ce sont les oiseaux en chair et en plumes qui ont faim, pas leurs ombres... L'enfant respira profondément puis, le regard toujours perdu dans l'immensité blanche, il répondit presque à mi-voix. Ces ombres sont pareilles à l'éclat des étoiles dans la nuit, les reflets des nuages sur les champs, le sourire des gens qu'on aime, on ne peut pas les attraper, mais on peut faire alliance avec eux, leur promettre – se promettre à soi-même, de ne jamais les oublier »⁹.

Aujourd'hui, nous recevons une œuvre artistique en cette église déjà si riche, signifiant ainsi que la vie de la création se poursuit depuis les origines.

« À ciel ouvert »..., il n'y a là aucune image de Dieu... juste l'infini du ciel entre soleil et lune. Cependant, quiconque viendra en ce lieu et déposera son regard en cette fenêtre ouverte n'y trouvera rien d'autre que lui-même. Et c'est déjà beaucoup, c'est immense comme l'est chacun de nous. Car comme le rappelait Oscar Wilde, « *La beauté est dans les yeux de celui qui regarde* » ! Soudain, voilà le sensible qui se révèle. Elle est là, la vraie beauté, toute la beauté – כל-טוב. Elle est dans le regard de Moïse comme en celui de chaque être humain. Il n'existe nulle beauté en elle-même – même pas en Dieu, le sublime n'est pas aux cieux ! – il n'existe de beauté qu'en soi et pour soi. Dieu, en posant la main sur Moïse, lui évite de chercher au plus loin – dans le Très-Haut inaccessible – ce qui est au plus près de lui, en ce très-bas¹⁰ qu'il est lui-même : la beauté qui fait de chacun d'entre nous l'image de Dieu en ce monde et pour le monde. « *Vraie beauté [qui] est conscience de la beauté et élan vers la beauté* »¹¹.

Bruneau Joussellin

16 janvier 2011 - Saint-Pierre-le-Jeune

Bruneau Joussellin

Saint-Pierre-le-Jeune

16 janvier 2011

9 Sylvie Germain, *Éclats de sel*

10 Christian Bobin, *Le Très-Bas*

11 François Cheng, *Cinq méditations sur la beauté*